

Dans *le Passé d'une illusion*, l'historien François Furet, après avoir analysé les démembrements idéologiques du XXe siècle, finit par conclure que « nous voici condamnés à vivre dans le monde où nous vivons. » On ne pourra pas dire que Germaine Tillion, ethnologue élève de Marcel Mauss, résistante, engagée en Algérie, n'aura pas vécu son XXe siècle ; loin de le subir, elle l'aura épousé de part en part. Elle en aura expérimenté toutes les violences et aura eu à cœur de prendre à bras le corps les divers défis qui furent ceux de son siècle: l'incarcération, la déportation, les pressions et menaces de l'OAS dont elle dénonce la bêtise criminelle (si l'on reprend les termes de sa fameuse tribune de 1962 dans *le Monde*), le combat pour l'émancipation des femmes, la défense des minorités, le soutien aux sans-papiers dans les années 2000...

Etudions comment Germaine Tillion fait de l'Homme son enjeu absolu, à tous niveaux, dans ce texte.

Pour cela, étudions la mise en valeur d'un homme intellectuel, à savoir le scientifique rationnel. Puis montrons que le texte dessine les contours d'un homme moral vu comme le produit d'un apprentissage. Enfin, voyons comment le texte élabore le modèle d'un homme posé comme idéal culturel, capable de révolutionner son réel, en le transfigurant mais sans le renier jamais.

Pour Germaine TILLION, l'homme est d'abord l'homme de sciences, rationnel et méthodique.

Le langage de TILLION est celui de l'ethnologue et il fait du texte une véritable méthode d'élaboration de l'homme. L'homme est issu de l'expérience, valeur primordiale, et dès lors récurrente dans le texte : dès les premiers mots du texte « expérience » surgit, repris dans « expérience valable », « expérience la plus banale », « expérience la plus haute », « acquises par l'expérience », « l'expérience instruit ». En tout, une demi-douzaine de termes reprend, sans variation, le terme « expérience ». Il faut voir dans cette reprise simple, moins un refus de qualifier le terme que la volonté d'une part d'insister sur ce qu'il implique, sans divertissement ni distraction possible, mais aussi le respect dû à la notion, qui implique de ne pas l'orner ni la déformer. La sobriété du propos doit consacrer cette place de choix faite à cette donnée souvent prise pour acquise et définie par Tillion comme condition sine qua non de la formation d'un homme.

Le propos de Tillion est très structuré sans doute parce que l'argumentation se veut pédagogue et entend baliser la lecture des récepteurs mais aussi parce que la clarté du propos sans ses articulations doit pouvoir rendre le discours accessible et le replacer dans son universalité. La question de l'expérience, commune à tous, ne doit souffrir aucune entrave lexicale ou stylistique, de sorte que l'expérience de lecture, purement formelle, doit sans embuche mener à la réflexion sur la seule expérience qui compte pour Tillion, celle des faits, événements et perceptions. Le propos est alors structuré, par des marqueurs chronologiques, comme « d'abord » ou le coordonnant « et » ou encore « alors ». La logique du texte laisse voir ses indices successifs comme le coordonnant de causalité « car » qui ouvre et clôture le texte quasiment.

Si l'homme selon Tillion n'était qu'un scientifique, il ne serait qu'un génial professionnel mais ne bouleverserait pas notre vision de l'homme ni ne vaudrait d'être la peine d'en défendre. Or, Tillon entend dessiner un modèle qui parle à tous les hommes et non pas à quelques érudits. Derrière l'homme de sciences, Tillon propose un modèle autrement plus puissant, celui d'un homme porteur de valeurs.

L'homme selon Tillion est un homme pleinement conscient de ses devoirs. On le comprend grâce à l'emploi récurrent de formules injonctives qui assignent à l'homme des devoirs reconnus et donc assumés (« il me fallait d'abord », « il faut d'abord », « il me faudra faire un tri »), essentiellement concentrées au début du texte. La reconnaissance des devoirs apparaît comme une condition de l'apprentissage.

L'apprentissage exige aussi de l'individu de s'effacer et de gommer ses prétentions propres au profit de son projet et des actions. Le texte est peuplé de tournures impersonnelles (« il s'agira », « il est impossible », « il est vrai ») ou neutres (« c'est associer », « c'est la gamme sonore », « c'est alors »). L'apprentissage intellectuel et moral forment

en effet l'homme à a modestie, condition de la formation d'une communauté dans laquelle les egos se seront fondus, en fin de texte, au profit d'une première personne (« Nous n'avons l'accès », « notre naissance »), qui elle-même se fondera dans l'indéfini, marque suprême de l'anonymat du humble en toute fin de texte : « on n'a pas la clé », « on apprend ».

Comme si l'homme de sciences accompli et l'homme moral formé n'étaient que des étapes, Germaine Tillion entend défendre une certaine idée de l'homme, faisant valoir un idéal culturel: au moyen de deux figures de style (la métaphore, la répétition), Tillion célèbre un homme capable de s'élever par l'art et capable de résister en politique.

Le texte de Tillion est en effet rempli de références à l'art, alors même que rien ne l'y oblige au sein d'un texte au départ programmé pour n'être qu'un simple retour autobiographique sur son expérience de scientifique. Il est frappant de constater que tel un antidote au champ lexical de la science (« déchiffrer », « expérience », « nerfs », « mécanique ») le champ lexical des arts gagne le texte avec la métaphore filée de l'apprentissage musical : « partition musicale », « gamme sonore » « dièses et bémol d'une sonate ». Outre ce que dit cette figure rhétorique, c'est surtout son emploi –même qui questionne. le texte se laisse gagner peu à peu par un ton métaphorique, qui ouvre le texte, le fait respirer, comme en est capable un texte issu d'un humain qui par définition peut sortir du strict style descriptif pour poétiser son environnement en le peuplant de ce qui n'est pas sous ses yeux. La fin du texte, comme une apothéose de cette aptitude recouvrée d'humain à sortir de ce qui est pour envisager, imaginer ce qui peut être ou doit être, en toute virtualité, comprend en effet coup sur coup une métaphore : « la clé de l'humain » et une métaphore filée : « larves... rampe... la bête... dans sa peau. » Le texte va en se complexifiant dans son rapport à l'image car en début d'extrait l'image n'était qu'une explicite comparaison : « toute la mécanique de notre érudition ressemble aux [...] ».

Le texte lui-même devient une mélodie lancinante avec des reprises et répétitions fréquentes : « expérience » bien-sûr comme refrain, échos sonores avec « comprendre/apprendre » qui se répondent, « apprendre » qui est repris, mais aussi les répétitions de « historiens », « usage » ou par dérivation, reprise « crime » en « criminels », « souffrance » en verbe « souffrir », « lâcheté » anticipant son radical « lâche » et « humanistes » réduit à « humain ». Au-delà de l'intérêt des répétitions dans un projet argumentatif de persuasif, au-delà-même de l'effet berçant généré au sein du texte, il faut voir dans ce trope privilégié de la répétition, quelque chose de la définition de l'homme selon Tillion : les mots résistent, et loin de se chasser les uns les autres, reviennent à la charge, indépassables et impossibles à marginaliser. Ils s'imposent dans le texte, y compris lorsqu'on voudrait les éviter (« crime », « criminels », « lâches », « lâcheté »). Peut-être l'humain tire-t-il sa dignité, au sein de sa propre tragédie, de sa part de nécessaire lucidité, celle qui consiste à considérer ce qui est sans possibilité de détourner les yeux. Ainsi les répétitions chez Tillion veulent-elles donner de l'homme la pleine mesure de la fatalité mais aussi lui reconnaître sa valeur. Gommer ces répétitions aurait été l'acte insupportable de la négation ou de la révision de l'histoire tandis que la répétition maintenue, même laborieuse, même pesante, même signe de fatalité a le mérite de rendre à l'homme son humanité, persistante et insistante dans le pire comme le meilleur, qu'on appellera alors résistance.

Germaine TILLION ethnologue pose en fait un regard de philosophe sur son monde et son humanité : l'homme est ici l'enjeu de tout le texte, tant du point de vue scientifique, que moral ou encore culturel.

Pour Tillion, sciences, morale, culture artistique et pratique politique sont indissociables. Cela explique le titre très synthétique de la récente monographie de Tzvetan TODOROV à son sujet *La pensée en action*. Pensée, action, dépassement par l'art ou engagement politique formant une seule et même idée de l'homme, lequel chez Tillion n'a jamais cessé d'être au cœur du questionnement, mais n'a jamais cessé non plus, au même moment, d'être vu comme la seule réponse possible aux questions.